

Erref. kodea: LAF-218-190 [22]

Izenburua: Hainbatetik jasotako lanak:

Eskualdun bat Conseiller Municipal: *Monsieur le
Directeur de l'Eskualduna*, 1943

Du pays basque, 20 Juillet 1943

Monsieur le Directeur de l' "Eskaduna."

Séjournant à la campagne depuis quelque temps, je lis régulièrement l' "Eskaduna" "alduna." Ce qui attire, particulièrement mon attention dans cet hebdomadaire, c'est son éditorial rédigé en français. L'auteur s'y efforce de démontrer la nécessité de la défaite des Alliés. Ces arguments, qu'il fournit à l'appui de sa thèse, sont d'une vigueur impressionnante.

Dans son dernier article, il rappelle que le pape Pie XI avait condamné solennellement le communisme comme étant foncièrement incompatible avec le christianisme. Tout cela est exact, mais incomplet.

Notre collaborateur est sans doute un bon catholique. Il récite chaque jour les prières du matin et du soir. Il sait donc que l'on peut pécher, non seulement par parole et par action, mais encore par omission. Or, il omet d'ajouter que ce même pape avait jeté le même anathème sur le nazisme. Il oublie de dire qu'au lendemain de la visite, que le pontife de cette religion nouvelle fit au Dujinal sans passer par le Vatican, le chef de la chrétienté sauva l'offense, faite au Christ en sa personne, par les mots significatifs: "La croix gammée n'est pas la croix chrétienne."

En face à ces omissions répétées et regrettables, ses lecteurs, dont la plupart n'ont ni le temps ni les moyens de se renseigner personnellement, pourraient être induits en erreur et croire que le "christianisme allemand" se confond avec le catholicisme traditionnel. En fait, ils opposent à ses efforts de persuasion une résistance tenace. Ces chefs d'industrie des lecteurs d'une presse, qui haine péniblement le boulet de la défaite, n'en nourrissent pas moins, les envahisseurs des haïnes vigoureuses. Ils continuent à désirer vivement la victoire anglo-

américaine. Ce faisant, ils ont d'ailleurs grandement tort. D'abord, parce que haïr n'est ni chrétien ni français. Ensuite, parce que, si leurs souhaits se réalisaient, les vainqueurs seraient probablement impuissants à empêcher la bolchévisation de l'Europe. Et dans ce cas, le remède, si ardemment désiré aujourd'hui, s'avérerait demain pire que le mal fait redouté.

C'est que, de quelque côté que penche finalement la victoire, la France et l'Église n'échapperaient pas aux dures lois du vainqueur. Si leurs barques réussissent à éviter Charybde, inévitablement elles tomberont sur Scylla, ou réciproquement. Dans les deux cas, des avaries sont inévitables. Tout ce qui est en notre pouvoir consiste à souhaiter qu'elles ne revêtent point un caractère de gravité tel, que tout espoir de réparation prompte et durable nous serait interdit.

En conséquence, la seule question qui se pose, c'est de savoir quelle est la victoire qui nous coûtera le moins cher. Louvage sous cet angle, le problème angoussant de l'heure serait susceptible d'une solution qui, mettant fin à des divisions déplorables, ferait l'unanimité dans l'opinion publique.

« Certes, je sais bien ce que vous me répondez. Si je veux sauver l'existence même du journal, je dois nécessairement éviter la critique des doctrines du nazisme. » D'accord. Mais rien ne vous oblige à prendre une attitude aussi périlleuse. Par contre, quand on veut faire adopter la médaille allemande, on est tenu de la montrer sur ses deux faces. Or, l'une d'elles consacre la glorification de toute philosophie perverse. Il ne nous est pas permis de la dérober aux regards du public, qui a un droit incontestable de connaître la vérité. Or, que nous n'ayons pas la faculté de choisir entre les deux idéologies, qui s'affrontent actuellement sur les champs de bataille, il ne nous reste d'autre ressource que de nous réfugier dans une abstention totale. La Providence seule saura les éliminer. Elle saura donner au long conflit une issue, qui,

2) partis, qui dressaient les Français les uns contre les autres en des choses violentes, durions-nous la nostalgie d'un passé, où la couleur du drapeau importait beaucoup plus que la qualité des doctrines?

C'est d'être nous, qui avions accepté du gouvernement la mission de l'aider sur le plan municipal à faire le redressement du pays, croyions que l'ère des discordes civiles était définitivement close. Nous étions convaincus - et nous le sommes plus que jamais - que ce redressement ne se ferait que si toutes les énergies nationales venaient à se pariser autour du Maréchal, que le salut était en nous-mêmes, qu'en manifestant nos préférences personnelles pour un groupe quelconque des belligérants et en lui abandonnant le soin de fixer notre destin, nous nous exposions à de cruelles déceptions. Nous espérons que la presse faciliterait notre tâche en orientant vers cette haute conception de l'intérêt général l'opinion publique, dont elle est la souveraine régulatrice.

Nous constatons avec regret qu'elle n'a point partagé nos vues ni secondé nos efforts. Inconsciemment sans doute, elle a favorisé dans le pays un état de division si préjudiciable à son relèvement. Elle a préféré ériger en dogme une simple hypothèse. Elle s'en est plu à exalter un parti et à rabaisser l'autre. De ce chef, la France est devenue le théâtre des rivalités entre ch-magnac et Bourguignons sous les espèces des anglophiles et des germanophiles. Dans les circonstances actuelles, ces dissensions intestines sont plus funestes que celles du temps du Front populaire.

À la date du 13 courant, vous haitez sans arrière-pensée la question de l'anonymat. Sur cette matière, une distinction s'impose. Il y a deux sortes d'anonymat. Il y a celui qui couvre des écrits injurieux ou des dénonciations calomnieuses. C'est celui des lâches. Il relève du mépris public. Il y en a un autre, qui me paraît légitime. C'est celui, auquel sont obligés de recourir ceux qui, bien que se tenant sur le terrain des idées, craignent en révélant leur nom, de compromettre des intérêts personnels fort respectables. La morale ne reproche nullement une conduite dictée uniquement par le souci de préserver de toute atteinte une position qui est de véritable valeur, ou à laquelle on tient pour des raisons honorables.

« Des bons conseils valent de l'or... mais ils perdent de »

ce leur valeur si ceux qui les donnent cachent leur nom." Permettez-moi de ne pas partager entièrement votre avis. Les conseils ont par eux-mêmes une valeur absolue et inhérente, qu'aucune considération extérieure ne saurait amoindrir. Si il en était autrement, il s'ensuivrait que cette valeur varierait suivant le degré d'autorité, qui s'attache au nom. Ainsi le conseil donné par Bossuet dans sa trop fameuse déclaration en vue de détacher l'Église de France de l'Église universelle, avait plus de poids que tous ceux donnés par l'auteur inconnu de l'"Imitation de Jésus-Christ." On dispensant l'or des bons conseils, on peut aussi obéir parfois à un sentiment d'humilité, qui est une vertu chrétienne. C'est ce qui explique l'absence de nom. "Quand vous ferez d'aumône, n'imites pas les pharisiens, qui donnent avec ostentation, car ils ont déjà reçu en leur récompense."

En reproduisant seulement trois passages choisis arbitrairement dans un long contexte, vous avez inexactement traduit ma pensée. Si les lecteurs avaient pu prendre connaissance du texte intégral, leur impression eût été bien différente. Mais, un journal régional est toujours dans l'impossibilité matérielle de faire la aussi amples reproductions.

Quand je dis qu'"il ne vous reste d'aucune ressource" que de vous réfugier dans l'abstention totale, cela ne signifie pas que je recommande la politique des bras croisés. Je veux dire simplement qu'il ne faut commettre la malheureuse erreur de marcher parti entre Jupiter et Caton, qui sont dans l'espèce tous les deux indésirables. Mais cette neutralité nominale ne doit pas vous empêcher d'utiliser toutes les ressources que vous fournit votre double foi patriotique et religieuse, pour aider à l'affaiblissement des deux puissances en lutte et forger par l'union la force capable d'imposer en temps opportun au vainqueur l'observance du respect de vos droits. Ce n'est pas là une invitation à s'endormir dans les délices du quietisme, qui est une doctrine périmée.

"De deux dangers, nous avons le devoir d'écartier" le plus grand,..." Mais encore faudrait-il connaître ce dernier. Je ne crois pas que lesencycliques relatives à ces deux aberrations doctrinales contiennent des indications propres à nous renseigner sur ce point. Ce qui explique les divergences existant dans la masse des fidèles, ~~est~~ le clergé et l'épiscopat.

3) Nous souhaiter, l'établissement des États-Unis d'Europe. Je souhaite le moins d'une grande élévation de sentiment. Mais pour qu'il faille, il faut qu'il soit suivi de la désignation du personnage, qui serait chargé de créer ce vaste organisme? Comment ne voyez-vous pas quel le détail de l'immense majorité de nos concitoyens? Comment ne comprenez-vous pas qu'en insistant sur ce point névralgique, vous vous éloignez de la voie, qui conduit au rétablissement de la concorde et de l'union? L'homme se borne à désirer la confédération européenne, gage plus ou moins certain de la paix et du bonheur durable. Le choix du réformateur, à qui sera dévolu l'honneur de construire ce gigantesque monument, ne vous regarde pas. "Vous pouvez peut-être boire avec moi le calice, mais quant à vous choisir une place dans mon royaume, c'est l'affaire de mon Père." Or, le réformateur, dès l'union de l'ordre européen, est incapable de boire le calice, mais il connaît le secret de le faire boire aux autres. Aussi, avec vous sois d'ajouter que Dieu peut parfois se servir d'un mauvais instrument pour faire un grand bien. Et ceci corrige cela.

Pour mettre sur pied à la satisfaction générale l'œuvre magnifique des États-Unis d'Europe, il faudrait un chef, un roi, dont la haute autorité, les vertus exceptionnelles, les dons merveilleux lui permettraient de tenir dans le respect des lois protectrices de l'ordre, de la justice et de la paix tant de peuples d'origines, de mœurs et de langues si diverses. Parmi les roitelets sanguinaires, qui, par les canons, les bombes, les mines, les carnages et la famine, cherchent à imposer leur domination, où trouverait-on ce chef, ce roi? Jadis, en cherchant des âmes, on trouvait des rois. Aujourd'hui, en cherchant des rois, on trouverait des âmes. Mais malheureusement, ces âmes sont d'une espèce inconnue à ce jour: ils ont des yeux de chacals.

De tout temps, l'idée d'une Europe confédérée fut le rêve caressé par d'illustres souverains, tels que Charlemagne, saint Louis, Henri IV, Napoléon, au dieu de Voltaire, qui est peu suspect de sympathie pour l'Église et ses saints. Louis IX avait été capable de sauver l'Europe, si l'Europe avait pu être sauvée. Mais nous se heurtent à des difficultés inhérentes à la nature humaine. Le Christ lui-même, qui avait osé tant de fois rassembler sous son autorité paternelle le peuple juif et par dessus le peuple

êtu toute la masse des gentils - comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, a échoué humainement parlant, en Galilée, en Judée, partout. (Vie de Jésus, Thaïs, noie Brisiani)

Ce long passé d'échecs ne nous autorise point à concevoir de magnifiques espérances. Il n'y a point de brillantes perspectives à nos yeux fatigués de tant d'horribles visions et avides de contempler enfin les ineffables splendeurs d'une paix profonde et éternelle. Tant il donc nous décourager? Ne nous resterait-il d'aucun espoir que celui de tomber dans le désespoir? Je ne le pense pas. Pour les âmes bien nées, il n'y a pas de ligne de démarcation bien nette entre le rêve et la réalité. Par ailleurs, la paix a été promise aux hommes de bonne volonté. Il s'agit de former ces hommes. Lorsqu'il n'y aura plus que des hommes de bonne volonté, la création des États-Unis ne sera plus un mirage, qui s'éloigne à mesure qu'on s'en approche.

gardons donc l'espérance. La vie humaine est faite d'espérance. On pourrait pas dire, en effet, que la mort est la perte de la dernière espérance, ou mieux, l'évanouissement de l'ultime illusion. Recevez, Monsieur le Maire, l'expression respectueuse de ma haute considération.
Eskwaldumbat, Conseiller Municipal d'une ville du Sud-Ouest.

P. S. Au cas où vous auriez encore des doutes, après lecture des lignes ci-dessus, sur mon indépendance à l'égard des Anglo-Américains, je vous adresse ci-joint une copie d'un vœu, que je présentai au Conseil Municipal, qui l'adopta à l'unanimité.

J'ai beaucoup hérité à vous écrire. Vos réflexions sur l'arrogance et le triomphe de mes dernières hésitations. Excusez-moi de vous avoir fait connaître ma qualité de conseiller Municipal. J'ai tenu qu'elle constituait pour vous la première des garanties.

- Séance du Conseil Municipal du 22 mars 1913

--- M. --- explique à ses collègues qu'il vient d'effectuer un séjour à la campagne et qu'il a été vivement impressionné par les réflexions des paysans et l'égard des citadins. Les derniers se plaignent d'un ravinement déficient, dont ils rendent responsables les travailleurs ruraux, alors que, de leur côté, ils profitent de toutes les occasions pour mener joyeuse vie, sans paraître se soucier des événements tragiques, qui, tous les jours, viennent accabler notre pays.

Dans ces conditions, pour calmer les uns et ramener les autres à la réalité, M. --- propose au Conseil, qui accepte, le vœu suivant:

Le Conseil,

considérant que la France se trouve en ce moment dans l'impossibilité absolue de préserver contre toute atteinte extérieure l'intégrité de son territoire; que sur son malheureux sol, les ruines et les carnages se multiplient et atteignent des proportions, qui sont bien propres à humilier notre orgueilleuse civilisation; qu'une "grande pitié" règne à nouveau dans le royaume "de France"; qu'une immense voile de deuil recouvre le visage affreusement mutilé de cette France, dont la beauté rayonnante faisait jadis l'admiration du monde entier;

considérant que, dans des circonstances aussi dramatiques, des manifestations publiques de joie et de divertissement constitueraient une intolérable insulte à la douleur des populations broyées dans leur chair et leur âme, feraient croire que le peuple français assiste d'un œil rieur aux atrocités souffrantes de sa patrie déchiquetée, et, en dernière analyse, tendraient à justifier aux yeux de l'é-

hauger la dureté de roche des fins. que cette formi-
dable explosion des passions déchaînées et cet épou-
vantable déferlement des calamités menées tout
plutôt de nature à nous inspirer un profond recueil-
lement et de graves méditations sur les causes de nos
désastres et de la faillite d'une ~~civilisation~~ ^{civilisation} s'élevée
détournée de son haut idéal, de pair.

affirmant sa volonté de rester en dehors des
conversations relatives aux nécessités de la guerre
et cela uniquement à l'impulsion des senti-
ments d'humanité, de dignité et de patriotisme.

Pour tous ces motifs;

En et le vœu que l'autorité compétente in-
terdise sur tout le territoire de l'Etat français
toute assemblée publique qui ne présente-
rait pas d'utilité pour les œuvres de bienfaisance
et d'entraide sociale.

Le fait exact

Le Meunier
l'horrible

N. B. - Adopté à l'unanimité, ce vœu fut trans-
mis au Gouvernement, qui, quinze jours
plus tard, interdisait les foires sur tout
le territoire français.

J'ai reçu du diocèse de St-Brieuc un appel de fonds
de l'évêque de cette ville. Il s'agit d'élever une statue
gigantesque au Christ-Roi. Le piédestal naturel
de l'église à la recevoir a 5 mètres de large. La hauteur
de la statue aura 15 mètres.

Le monument, qui sera unique en France, sera
érigé sur le territoire de la paroisse de Senece, (canton
du Nord), dont le curé est l'abbé Jaller, que
j'ai connu lorsque il était vicaire à Bourbriquac.
Il est destiné à rappeler à tous les Français que l'ac-
ceptation de la royauté du Christ conditionne la
conclusion d'un pacte vrai, solide et durable.

Je me permets de vous demander si, grâce à vos
relations dans la ville de Bayonne, vous ne pourriez
pas recevoir des fonds pour les envoyer, soit à l'évê-
que de St-Brieuc, soit à l'abbé Jaller, auquel son évê-
que a confié la réalisation de cette œuvre grandiose, et
qui, ne cessant d'être accessible de travail et de soucis,
vous adressant cette demande, j'ai conscience d'être

du pays basque, 10 août 1943

le Directeur de l'"Eskualduna"

L'"Eskualduna" annonçait l'autre jour que les Ita-
liens avaient accueilli par de "bons rires" le message, par le-
quel les Alliés les pressaient vivement de se débarrasser de Mus-
solini. Il en déplait à votre fidèle collaborateur, ce n'est pas par
de "bons rires," mais par des larmes amères que l'Italie dé-
faillante a reçu l'impitoyable ultimatum. En effet, huit
jours après, le régime fasciste s'écroulait sous le poids de
ses erreurs et de ses fautes.

On commentait ainsi cette mise en demeure, le rédac-
teur chargé de l'information internationale a fait preuve
d'ignorance sur le sujet de la situation militaire et l'état d'a-
me du peuple italien. Tout le monde savait depuis longtemps
que cette nation, épuisée et découragée par une suite inin-
terrompue de désastres repoussants, se débat dans les affres d'u-
ne lente agonie. Sans l'appui précieux de son puissant al-
lié, elle aurait déjà subi le même sort que la France en 1940.
Mais qu'il en soit, l'auteur de cette information tendancieu-
se a reçu des événements un démenti qui est de nature à
lui inspirer un peu plus d'attachement aux réalités exté-
rieures, qu'à ses desirs infirmités.

Les peuples se précipitent sous le poids d'un ouragan de
fer et d'acier. Ils sont accablés au désespoir à la vue de tant de
ruines et de carnages, qui sont les signes certains de la failli-
te d'une civilisation détournée de son haut idéal de justice
et de paix. Par surcroît, ils sont durement éprouvés par les tor-
tures d'une famine prolongée. Ils se demandent avec angoisse,
"il n'y eût pas y'en eût valu pour eux qu'ils ne fussent
patnés," car, hélas! ils ont, eux aussi, des hahisons à se repro-
cher. Dans des circonstances aussi tragiques, il faut avoir le
cœur ceinturé d'un triple cercle d'airain pour se livrer
à des excès de folle gaité. Au fait, sous l'excès de nos souf-
frances, ne nous pas tous plus ou moins atteints
de folie?

Dans le numéro du journal portant la date du 10
courant, l'éditorial est consacré à l'étude des buts de guerre
des alliés. Il contient des erreurs et des sophismes, qu'il impor-
te de relever. Ce n'est point pour défendre la Pologne que l'An-
gletterre déclara la guerre à l'Allemagne. Elle ne prit cette supé-
rieure décision que pour préserver l'Europe de l'emprise

de doctrines, qu'elle jugeait néfastes pour le libre développement des Etats démocratiques. Sans doute, eut-elle vain dans l'odieuse conquête de la malheureuse Pologne la preuve qu'il ne restait plus d'autre moyen de réaliser cette œuvre de préservation que de répondre à la force par la force. Ainsi, la défense de la Pologne fut un moyen, non un but, une conséquence, non une cause.

"La Pologne est morte et enterrée." Oui, mais cet assassinat est imputable en partie à l'Allemagne, qui a déclaré que sa victime ne ressusciterait jamais plus. Y'admet volontiers qu'on peut souhaiter la victoire de cette puissance conquérante dans l'espoir secret qu'elle nous coûtera moins cher que celle de ses ennemis. Il n'en est pas moins vrai que, par là, on accepte l'asservissement d'un peuple catholique sous le joug d'une dictature, qui "hait le Christ, parce qu'il proférerait à la race juive". On sait cependant qu'il proféra contre ses confrères les plus terribles invectives, qui soient sorties de ses livres divines. Il est vrai que sous les potentats ne sont pas tenus de connaître la vie de Jésus autrement que par celle décrite par Herodote.

Puis, tout en reconnaissant que le fascisme a vécu, l'éditorialiste soutient qu'il n'a point succombé aux blessures de guerre. Comment peut-il ~~continuer~~ proposer une proposition aussi invraisemblable? La foudre est tombée sur les faisceaux et les a pulvérisés. Il n'y avait là qu'une simple coïncidence. Pourtant, il est certain que, dans le cas d'une guerre heureuse, le prestige de Mussolini n'aurait subi aucune éclipse. Au contraire, il aurait revêtu un éclat nouveau et exceptionnel. Le régime fasciste, qui, après avoir retiré l'Italie du fond fangeux et sanglant de l'anarchie, l'avait élevée jusqu'au niveau des plus grandes nations de l'Europe, aurait certainement puisé dans la victoire assurée les éléments d'une ~~réforme~~ accrue et conquise des droits à la ^{vitalité} pérennité.

C'est là une vérité incontestable pour l'immense majorité de ceux qui s'intéressent aux péripéties de la guerre. Elle ne saurait être contestée que par ceux qui envisagent les événements à travers le prisme déformant de leurs préjugés. Il est même des gens qui essaient chaque jour de plier les faits aux nécessités de la défense de leur thèse. Il semble que nous soyons revenus aux temps abhorrés de ces luttes de

quelle qu'elle soit, ne pourra que servir les intérêts supérieurs des âmes. L'abandon complet à la sagesse est plus fertile en effets bienfaisants que les plus habiles formules politiques.

Mais, en dehors des sujets d'articles irritants et à la fois délicats, n'en est-il pas d'autres plus importants et plus importants, qui s'offrent au public. C'est toujours de remplir dignement sa haute mission. Par leur pénétration jusqu'aux hautes sphères les plus recuées, les journaux exercent aujourd'hui sur les masses populaires une influence considérable. C'est la presse qui forme et dirige ces courants d'opinion, dont l'ampleur et la force se courent à l'initiative administrative et déclenchent l'action répressive de l'appareil judiciaire. Pourquoi, d'un élan généreux et unanime n'organiserait-elle pas une campagne évergétique contre les déshonneur de la petite épargne, les affaiblissements des classes laborieuses, les embarras de la misère générale et les fardeaux de ces troubles économiques, qui, pour l'immense majorité de la population, aboutissent à la ruine et au désespoir. La tâche honteuse du marché noir déforme le visage de cette France, dont la beauté rayonnante faisait jadis l'admiration du monde entier. Il n'est pas sans rougir que l'on constate que le pays basque détient le record en matière de fraude illicite et de vente clandestine. Il a une large part de responsabilité dans la prolongation de la guerre.

Pourtant, jusqu'à ce jour, le peuple basque, à cause de la vivacité de sa foi et de sa fidélité aux pratiques religieuses, pouvait être considéré comme étant un peuple spécialement aimé de Dieu. Tout aimons à croire qu'il jouerait dans le nouveau testament le même rôle que le peuple juif avait rempli dans l'ancien. Mais hélas! Comme ce dernier, il a sacrifié au veau d'or. Oubliant de leur noble passé, les basques ont élevé sur les décombres mêmes de nos églises bombardées aux dieux de la richesse, de la cupidité et de l'égoïsme, des idoles qui n'ont ni yeux, ni oreilles, ni langues, ni

nieds, dont elles se servent se servir. Et c'est à eux
aussi que s'applique la terrible sentence du psalmiste
inspiré et couronné: "Similes frant illis, qui fa-"
"ciunt ea."

Quelle déchéance! Quelle douleur pour ceux
d'entre nous, qui avaient une confiance aveugle dans
l'incorruptibilité d'exceptionnelles vertus. Beau-
coup de lecteurs de l'"Ekualduna" souffrent cruel-
lement des morsures de la faim. Quel surcroît d'in-
dignation n'ont-ils pas éprouvé en lisant dans
ses colonnes la relation imprudente de repas pan-
tagueliques! Ces basques n'auraient-ils pas les
appels insinuants de la sirène luthérienne que
pour se jeter, entre les bras de Rabelais?

Des manifestations de ce genre constituent
une intolérable insulte aux souffrances de ceux qui
sont réduits à la portion congrue et dont beaucoup
échouent lamentablement dans les hôpitaux,
les cliniques et les sanatoria, d'où ils ne sortent
que pour aller reposer dans la paix des cime-
tières. Elles ne peuvent qu'aggraver l'état de con-
flit existant entre les citoyens français et les
campagnards repus, de parquer les Français en
deux camps violemment opposés et de compromettre
la solidité de la paix de demain.

Sur le sol de notre malheureux pays, les rui-
nes et les carnages se multiplient et atteignent des
proportions, qui sont bien propres à humilier
notre orgueilleuse civilisation. Une grande partie
reque à nouveau dans le royaume de France.
Un immense voile de deuil recouvre, le visage
affreusement mutilé de la Patrie, qui au cours
de longs siècles des mains filiales avaient amou-
reusement façonné, et dont elles avaient fait un
chef-d'œuvre digne de servir de modèle à toutes
les nations. Et c'est le moment que des fils de
patriotes de cette tendre mère choisissent pour se
livrer aux excès d'une sensualité indécente.

Nos meilleures provinces sont ravagées par
les bombes incendiaires. Le Français aujourd'hui,
comme Mayenne hier, préfère manger son mel-
lon avant de se déranger et de lutter. La moitié
de la France est crucifiée par le démon de la faim.

Et au pied de cette croix, sur laquelle palpiter une
ne chair déjà cruellement éprouvée par une sans-
alimentation prolongée, l'autre moitié se réjouit
dans des banquets, dont la magnificence se mesure
à l'importance des bénéfices réalisés à la faveur
d'un mercantilisme échevraut. Au bruit des four-
chettes, elle ajoute celui des chansons pour étou-
ffer les cris plaintifs de la malheureuse cruci-
fiée. Il n'est pas un de ces joyeux et bruyants convives
n'aura l'idée d'esquisser le geste charitable
du légionnaire romain.

Et la conclusion! Elle est double et se de-
duit naturellement de ce qui précède. Nous som-
mes en présence de deux doctrines successivement
condamnées par la Papauté. Nous manquons
de respect envers l'autorité du Saint-Siège en
faisant un choix arbitraire entre ses diverses
encycliques en donnant aux unes une large
publicité et en ensevelissant les autres dans le
linéol de l'oubli. L'existence de ces deux
graves dangers nous impose une impar-
tialité rigoureuse. Voilà pour ce qui concerne
les deux groupes de belligérants.

En outre, il conviendrait de dénoncer sans
relâche et avec rigueur la plaie hideuse du
marché noir, qui dérobe aux mariages mo-
destes les denrées nécessaires à leur existence.
Je rappelle inlassablement que les villes souf-
frant toujours de la disette croissante et de con-
vaincre les paysans de la nécessité de se contenter
du nécessaire pour adoucir avec le superflu
la rigueur des épreuves des citadins.

Pourchasser l'égoïsme et promouvoir la
solidarité, telle est l'œuvre magnifique, que
notre période tragique impose à la presse
dont la puissance de persuasion est supérieure
à celle des plus grands remes dans nos
sociétés modernes.

Ekualduna



